

L'huile d'Olive...



...HUILE d'OLIVE d'abord, PALMOLIVE ensuite...

Le Docteur Dasoë a eu raison ! Pour baigner les 5 petites Dionne il a ordonné d'abord de l'huile d'olive pure, ensuite Palmolive, le savon à l'huile d'olive.



PALMOLIVE

MARQUE DÉPOSÉE

la nature n'a rien créé de mieux pour adoucir, assouplir, embellir la peau

Depuis des siècles, l'huile d'olive est reconnue comme le suprême onguent naturel de beauté ! Rien, absolument rien, ne possède un tel pouvoir pénétrant, adoucissant et tonifiant. C'est pourquoi les docteurs et les spécialistes recommandent le savon Palmolive, composé d'un secret mélange d'huiles d'olive et de palme. Des millions de femmes ont suivi leur conseil et chaque jour elles s'en félicitent ! A votre tour, Madame ! Soignez votre beauté ! Sauvegardez votre jeunesse ! Employez, matin et soir, Palmolive, le savon à l'huile d'olive. Vous serez émerveillée des résultats.

RIEN N'ÉGALE L'HUILE D'OLIVE ! VIVE PALMOLIVE !



Le Secret du Gouffre d'Enfer

par Étienne Michel

L'amabilité souriante des visages des deux vieillards se mua d'un seul coup en une muette sévérité et une expression aussi revêche que scandaleuse.

— Denise n'est point à marier ! tranche madame Carrichon, en pinçant les lèvres. Elle est plus jeune que Geneviève !

— Deux ans, rétorqua le notaire, ce n'est pas une telle différence !

— Euh !... évidemment, ces enfants sont assez rapprochés comme naissance. Mais comme caractère !

Et Mme Carrichon levant les yeux et les bras au ciel, sembla prendre le plafond à témoin. Mais comme elle s'avéra incapable d'expliquer la grande différence de caractère, elle conclut, avec une brièveté toute militaire :

— Et puis Denise ne tient pas au mariage !

M. Carrel ne se tint pas pour battu :

— Vous pourriez, ce me semble, conseiller-tu, d'une voix mielleuse et insistante, tout de même faire part à Mlle Denise de la demande dont elle vient d'être l'objet. N'est-ce pas de votre devoir, puisque cette jeune fille n'a plus ses parents, de ne pas laisser échapper pour elle un parti intéressant ? M. Sabatier est jeune et riche... Très riche, j'ose l'affirmer... Une des plus grosses fortunes de Saint-Etienne... Sa situation est magnifique, etc.

Le tabellion chercha un autre titre de gloire pour son « poulain » :

— Et il aime follement Mlle Denise !

Mme Carrichon, qui écoutait, abasourdi et décontenancé, le soliloque du notaire, crut devoir donner à ses traits une intense expression de doute. Con-

naissant la timidité maadive de sa petite-fille Denise, elle était bien certaine que cette dernière n'avait pas seulement fait attention à Laurent, le soir du dîner, et ne s'expliquait pas pourquoi cet imbécile s'en était amouraché, alors qu'il avait flirté avec Geneviève.

Elle eut soudain l'intuition que c'était uniquement la dot de Denise qui tentait le fabricant d'armes, et cette supposition la fit enrager un peu plus.

Il fallait agir rapidement et décourager à jamais ce notaire si insistant.

Or, pour ceel, il lui vint une idée qu'elle traita « in petto » de géniale, et qui devait, hélas ! la confondre.

— Je vais être franche avec vous, maître, affirma-t-elle en pensant le contraire. Je vais faire venir ici ma petite-fille, et lui annoncerai oron la demande en mariage. Vous verrez immédiatement sa réaction... Et c'est sa réponse que vous voudrez bien transmettre à M. Laurent Sabatier.

Mme Carrichon sonna et prit le valet de chambre de prévenir Mademoiselle Denise que sa grand-mère la demandait au salon.

Denise tricotaît comme une petite bougresse, dans sa chambre, quand le valet frappa à sa porte.

Elle tressauta, car elle était loin de sa chambrette pour l'instant.

Sa pensée s'était envolée jusqu'à Saint-Etienne où vivait et habitait celui que, dans son imagination amoureuse, elle désignait sous le nom de « mon bien-aimé ».

— Qu'y a-t-il, Emilie ? demanda-t-elle.

— Madame prie Mademoiselle de venir au salon.

— Pour quel faire ?

— Je l'ignore, Mademoiselle.

— Y a-t-il du monde ?

— Un notaire.

Denise posa son ouvrage et se leva.

— Ce doit être, pensa-t-elle, pour signer quelque compte de tutelle... D'habitude, nous nous rendons à son étude. Sans doute, aujourd'hui, grand-père l'a-t-il convoqué.

Elle entra sans méfiance et répondit au salut cérémonieux du tabellion par une petite révérence très « couvent ».

— Ma petite Denise, soupira immédiatement Mme Carrichon, comme si elle lui annonçait une mauvaise nouvelle, M. Carrel vient de nous demander ta main !

La jeune fille étouffa mal un cri de terreur, et darda un regard de détresse sur l'homme qui, croyait-elle, prétendait devenir son époux.

En profond psychologue, M. Carrel comprit tout de suite l'erreur troublante de la jeune fille. Aussi s'empressa-t-il d'ajouter :

— Pas pour moi, Mademoiselle, pas pour moi, rassurez-vous ! Mais pour un jeune homme qui vous a rencontrée la semaine dernière à la réception de Madame votre grand-mère et sur qui vous avez fait une si grande impression, qu'il ne cesse, depuis ce jour-là, de penser à vous !

— Je parle que c'est Laurent Sabatier ! assura Denise, le plus naturellement du monde. Il m'a mangée des yeux pendant tout le dîner !

Le visage des grands-parents s'était brusquement rembruni.

— Denise ! gronda Mme Carrichon, d'un ton sévère, en frappant l'accoudoir de son fauteuil.

Denise rougit jusqu'aux oreilles mais tenta de faire front à l'orage :

— Suis-je cause, grand-mère, si ce jeune homme me regardait ?... Et puis, s'il me demande en mariage, il n'y a pas de quoi se fâcher.

— Et comme Mme Carrichon conservait, en fixant sa petite-fille, son masque grave.

— Après tout, continua-t-elle, me suis-je peut-être trompée et n'est-ce pas lui qui me demande en mariage. Dans ces conditions, je n'accepte pas !

— Et si c'était vraiment M. Sabatier qui vous demande en mariage, insista le notaire, sans laisser à M. et à Mme Carrichon le temps d'intervenir, consentirez-vous à l'épouser, Mademoiselle ?

— Lui ? Ouh, bien sûr, puisque je l'ai-

me ! riposta avec candeur la jeune enfant.

La foudre tombant avec fracas au milieu du salon aurait moins abasourdi les grands-parents de Denise.

Le visage de M. Carrel s'illumina d'un sourire de trompette, qui, pour être silencieux, n'en était pas moins éloquent.

— Mais tu le connais à peine, ce jeune homme, Denise ! se lamenta Mme Carrichon, atterrée. Tu ne peux pas l'aimer, voyons ! Ce serait un sentiment monstrueux !... Réfléchis, mon enfant... N'es-tu pas bien jeune pour te marier ?

— Mais, grand-mère, répliqua la déconcertante Denise, puisque je rêve à lui toutes les nuits et que j'y pense toute la journée, n'est-ce pas que je l'aime pour de bon ?... Il n'y a pas à se tromper, je vous assure. Au couvent, la supérieure nous disait que pour aimer Dieu, il fallait y penser le jour et la nuit. Pour M. Sabatier, n'est-ce pas la même chose ?

— Quelle dinde, cette supérieure ! machonna à voix basse Mme Carrichon, exccédée.

— Elle est charmante, cette enfant ! assura le notaire, en esquissant un geste caressant du côté de Denise. Chère Madame, cher Monsieur, je vais donc rapporter une très bonne nouvelle à mon client et ami, et je me permets de vous annoncer sa visite officielle pour demain dans l'après-midi.

Juste à ce moment, la porte du salon s'ouvrit brusquement et Geneviève, toute fraîche de l'air vif de la rue, parut, mais, à la vue d'une personne étrangère, que recevaient ses grands-parents, elle s'immobilisa une seconde sur le seuil, en murmurant un : « Pardon ! » et fit hypocrite et pénétra dans la pièce.

Denise, au comble de la joie, se précipita vers elle :

— Geneviève, s'écria-t-elle. M. Sabatier vient de me demander en mariage !

Mme Carrichon se voila la face avec ses mains baguées, pour ne pas voir la déconvenue de sa chère petite Geneviève. Mais cette dernière sauta au cou de sa cousine et l'embrassa sur les deux joues :

— Ça, ma vieille, c'est une nouvelle « bath » ! affirma-t-elle. Bravo !... Pour une eau dormante, tu tourbillonnes rudement vite !... A qui se fier, aujourd'hui « God gracios » ! Alors, à quand la noce ?

— Je crois, déclara M. Carrel, que M.

Sabatier désirerait qu'elle se fasse le plus tôt possible. Y voyez-vous un inconvénient, Mademoiselle ? demanda-t-il à Denise.

— Je voudrais que ce soit demain ! murmura-t-elle, en croisant les bras sur sa poitrine, comme pour comprimer les battements de son cœur.

CHAPITRE VII

GÈNE... MISÈRE... MALADIE...

— Oh ! Jacques, s'écria Claire d'un ton navré, tu as un trou à tes chaussures ! Il va falloir les porter chez le ressemelleur.

— Mais non, chérie, protesta le jeune homme. Je les ressemellerais moi-même.

— Tu crois que c'est possible ?

— Très !... On achète du cuir, on le fait tremper, on le cloue sous la chaussure, on le taille avec un tranchet, et tout est dit et ne coûte pas le quart de ce que prend un cordonnier pour un ressemelage. Je ne te dis pas que ça se fait aussi bien fait que par un professionnel !

— Tu sais donc tout faire ? s'écria la jeune femme, admirative.

— Hé ! ma pauvre Claire, nécessité rend ingénieux !... Il nous faut « accepter », maintenant.

Les yeux de Claire s'embuèrent de larmes.

— Je ne croyais pas, soupira-t-elle qu'il fut si difficile de trouver une autre situation ! Voilà deux mois que nous cherchons en vain !

— Les temps sont durs ! murmura Jacques. Ah ! si seulement tu ne t'étais encore sa secrétaire !

La jeune femme baissa la tête sous le reproche.

— Ah ! si elle avait osé avouer à son mari la véritable cause de son départ, ce ne serait plus des reproches qu'il lui adresserait, mais des compliments. Une fois de plus, peut-être, elle constaterait qu'elle avait eu tort de lui céder la vérité.

Mais pouvait-il en être autrement, et pourrait-on lui faire grief de son silence ?

Pour les honnêtes femmes, il y a une secrète pudeur à ne jamais avouer qu'elles ont été courtisées, et qui pis est : qu'elles ont dû presque se défendre contre les avances trop pressantes d'un amoureux.

— Je vais aller faire une nouvelle dé-

marche, annonça Jacques en finissant de se chauffer. En même temps, je passerai chez le marchand de cuir, pour mes chaussures.

— Dis donc, Jacques, demanda Claire, presque honteuse, puisque le ressemelage fait par toi coûtera moins cher, pourrais-tu pas également prendre un peu de cuir pour mes bottines ? Je crois qu'elles ont besoin d'une petite réparation...

Claire alla tirer du placard son unique paire de chaussures qu'elle tendit à son mari avec embarras.

Jacques les retourna et poussa une exclamation :

— Mais tu marches sur la France ! dit-il. On y voit le jour à travers !... Et tu es sortie tous ces jours avec ces chaussures ? Et il pleuvait ?... Mais c'est absurde ! Tu as dû avoir les bas mouillés !... Comme c'est malin !... Je m'explique maintenant pourquoi tu as attrapé un si gros rhume !

— Ne parlons plus de mon rhume, Jacques. Il est passé.

— Ta, ta, ta ! Tu n'es pas tout à fait remise... Tu as encore les yeux bien cernés. Tu as terminé ta bouteille de fortifiant ?

— Non, j'en ai encore la bonne moitié, assura-t-elle en désignant un flacon sur le coin du buffet.

Jacques jeta d'abord un regard distrait sur la fiole, mais soudain il s'en approcha, la prit et l'éleva devant ses yeux, à contre-jour.

— Ce remède change de couleur, dit-il, on l'constata-t-il. Il était beaucoup plus foncé, ce me semble, quand je te l'ai acheté.

Claire se sentit rougir.

— C'est peut-être parce que je l'ai laissé débouché, protesta-t-elle. Tu sais, certaines drogues que vendent les pharmaciens s'altèrent quelquefois... Mais ce fortifiant est toujours très bon et me fait beaucoup de bien.

D'un geste brusque, le jeune homme avait porté le flacon à ses lèvres.

— Dis-moi la vérité, Claire... Tu y ajoutes de l'eau, n'est-ce pas ?... Ce vin n'a plus aucun goût.

— Je t'assure...

— Ne mens pas !

— Eh bien, oui ! avoua-t-elle. Je le trouvais un peu fort. Il me piquait la gorge... Alors... tu comprends...

Ce que Jacques comprenait, c'était que pour faire durer davantage le re-

mède et pour éviter une nouvelle dépen- se à son mari, Claire trichait et remplaçait par l'eau du robinet la cuillerée qu'elle absorbait chaque jour.

Le jeune homme serra les poings de rage.

— Ah ! maudite soit la vie ! s'écria-t-il. Maudit soit Laurent Sabatier qui nous a chassés tous les deux ! Dire que je ne puis arriver à trouver une situation me permettant de te faire vivre en ne te privant de rien !

— Je t'en supplie, Jacques, ne parjure pas !... Je sais, hélas ! ce que sont les privations. Elles ne dureront pas toujours... Un jour viendra où nous triompherons de l'adversité. J'ai confiance en toi, moi. Je sais que tu arriveras !

— Pour arriver, il faut travailler, murmura sourdement Jacques. Pour travailler, il faut que je trouve un emploi. Jusqu'ici, je ne sais quelle malchance me poursuit, mais partout où je me présente, on me reçoit avec des sourires et des promesses... et puis, tout flanche ! J'ai beau dire que je sors de la maison Sabatier, on dirait qu'au lieu de référence, c'est, au contraire, un sujet de refus !

— Tu n'as aucun certificat écrit, mon grand. C'est pour cela...

— Pouvais-je en exiger un, puisque nous avons quitté la maison Sabatier à brusquement, après ton algarade avec M. Laurent ?

— Et oui, soupira Claire, les larmes aux yeux, je suis la cause de tout !

— Tu n'es la cause de rien, rectifia Jacques en embrassant tendrement la pâle jeune femme.

Une quinte de toux la terrassa.

— Mon Dieu ! fit-il navré, toi qui me disais que ton rhume était guéri ! Tu vois bien que tu as pris froid de nouveau ?

— Ce n'est rien, je t'assure. Va vite faire ta nouvelle démarche, veux-tu, et rapporte du bon cuir... Il me tarde de savoir et de voir comment tu sais si bien rassembler les souliers.

Le jeune homme embrassa encore une fois tendrement Claire et s'en alla.

A peine fut-il dans la rue que Claire éclata en sanglots.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! hoqueta-t-elle, faites que je ne tombe pas malade !

(A suivre).